

UNE TERRIBLE DÉLICATESSE

JO BROWNING WROE

roman



REN
TRÉE
LITTÉ
RAIRE
2022

«Un des dix
meilleurs premiers
romans de 2022.»

The Observer

LES ESCALES

UNE TERRIBLE DÉLICATESSE

Jo Browning Wroe

UNE TERRIBLE DÉLICATESSE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Carine Chichereau

LES ESCALES



Titre original : *A Terrible Kindness*
Copyright © 2022 by Jo Browning Wroe

Édition française publiée par :
© Éditions Les Escales, un département d'Édi8, 2022
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr

ISBN 978-2-36569-591-6
Dépôt légal : août 2022
Imprimé en France

Couverture : Hokus Pokus créations
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux embaumeurs qui se sont rendus à Aberfan
et aux personnes qu'ils ont aidés.

Première partie

ABERFAN

1

OCTOBRE 1966

Il s'est passé quelque chose de terrible hier, au Pays de Galles, mais c'était le jour de la remise des diplômes, alors William n'y a guère prêté attention. Il vient de terminer sa formation au Thames College of Embalming avec des résultats exceptionnels, du jamais vu. Aujourd'hui a lieu la soirée annuelle de la branche des Midlands de l'Institute of Embalmers : le bal donné par les Dames de Nottingham. Pour fêter la réussite de William et le préparer à sa première sortie en société, oncle Robert lui a acheté un smoking et un nœud papillon. À dix-neuf ans, William est certes impatient, mais surtout terrifié, car son oncle lui a appris que leur président, David Melling, doit faire publiquement son éloge.

Il s'apprête à passer sa première nuit à l'hôtel, au Lace Market, avec oncle Robert et son associé, Howard, à quatre-vingts kilomètres de chez eux, à Birmingham. À leur table ce soir sont aussi assis les Stroud, une famille qui travaille dans les pompes funèbres à Solihull, et à la gauche de William, la seule personne de son âge, Gloria Finch, également issue d'une famille travaillant dans les pompes funèbres, chez laquelle William a vécu pendant ses études à Stepney. La glorieuse Gloria, dont William est amoureux depuis leur première conversation, il y a un an, lorsqu'ils ont bu ensemble un chocolat chaud dans la confortable cuisine tout en longueur des Finch, tandis que

ses parents regardaient la télévision au salon. Ce soir, elle porte une robe noire moulante, ornée de sequins, et on dirait que tout son corps lance des clins d'œil à William.

« Sensass », voilà comment Robert a décrit la soirée à William, et il avait raison. Les silhouettes brillantes et gainées des femmes, aux cous, aux poignets et aux doigts scintillants, se détachent de celles des hommes, d'un inébranlable noir et blanc – même si les boutons de manchettes de Howard miroitent tout autant. Celui-ci adore ce genre d'événements : il aime les festivités. Il a d'ailleurs aidé William à choisir son costume et son nœud papillon, et s'est posté derrière lui pour lui apprendre à le nouer, sa joue généreuse frôlant parfois celle du jeune homme, ce qui les a fait glousser tous les deux.

William admire la hauteur sous plafond de la salle de bal, les décorations rose et blanc qui s'enroulent autour des alcôves. Les larmes de cristal géantes et les pampilles des lustres, d'une pesanteur imperturbable, trônent au-dessus des tables. Il y a sans doute plus de couverts autour de son assiette qu'il n'y en a dans le tiroir de leur cuisine – il doit commencer par ceux qui sont le plus éloignés de l'assiette. Le couteau est lourd, la serviette de lin blanc qu'il déplie et pose sur ses genoux, d'une rigidité surprenante.

Il y a un moment que William n'a pas vu une table si magnifiquement dressée, et des gens aussi bien habillés. Pas depuis qu'il était choriste à Cambridge, et chantait au Formal Hall dans les grandes occasions. Aussitôt il repousse ces souvenirs, mais pas avant d'avoir remarqué une différence. Déjà à dix ans, William comprenait que les personnes assises à ces tables magnifiques n'étaient pas là par hasard, elles avaient toujours été là, et cette opulence n'avait rien d'exceptionnel pour elles. Mais ce soir, l'enthousiasme est palpable, de même que la satisfaction de ces gens des pompes funèbres qui ont gagné un soir de gala, récompense de leur dévouement envers une tâche importante et

difficile : le travail de leurs grands-pères, de leurs pères et, pour certains, de leurs fils.

Après la transplantation ardue et les efforts âpres de l'année écoulée, William est heureux de prendre place dans ce monde où l'on mène une vie de labeur intense mais honorable en donnant le meilleur de soi-même, le plus souvent sans autre récompense que sa satisfaction personnelle. Pourtant de temps en temps, on se tape dans le dos, et ça c'est sensass.

La soupe de poisson est salée mais délicieuse, dégustée avec un petit pain délicat, qu'il a tartiné de volutes de beurre crénelées. Il se sert de sa cuillère parfaitement ronde, et relève le bord de son assiette en arrivant au fond. Il remarque que Gloria l'observe, l'irradiant de sa chaleur à travers ses yeux verts si pleins de vie.

« Je suis content que tu sois venue, lui dit-il doucement.

— Je suis contente que tu me l'aies demandé. » Elle sourit et soutient son regard suffisamment longtemps pour que William se sente autorisé à appuyer sa jambe contre la sienne, sous la table.

Le rôti de porc, caramélisé, la compote de pomme, passent de l'assiette à la bouche et l'estomac de William sans difficulté, et il se réjouit de voir la satisfaction que procure cette soirée à oncle Robert, les yeux brillants. Au moment du gâteau, il remarque David Melling, à la table principale, qui cherche quelque chose dans sa poche poitrine et en sort un petit papier, qu'il déplie et regarde attentivement par-dessus ses lunettes. Le roulé à la confiture gonfle dans la bouche de William. La lourde cuillère lui glisse de la main.

Gloria jette un regard à la table principale, puis à William, et elle lui adresse un clin d'œil. « Prépare-toi à rougir », murmure-t-elle en se penchant si près de lui qu'il sent son haleine sur son oreille et hume son parfum. Ils ont plaisanté tout à l'heure sur ce que cela signifiait. Gloria a pensé qu'ils

chanteraient peut-être « For He's a Jolly Good Fellow », et William, voulant désespérément paraître drôle et nonchalant, a dit qu'il espérait qu'ils l'installeraient sur un piédestal et se prosternerait devant lui.

Howard prend une cigarette sur le plat où elles sont disposées et l'allume, comme le fait Gloria. William, qui voit toujours dans ses poumons l'organe le plus précieux de son corps, même s'il ne chante plus depuis cinq ans, n'a jamais envisagé de les imiter. Pourtant, il y a quelque chose d'attirant dans les volutes de fumée bleue qui s'entrelacent à travers l'espace de la salle de bal – un souffle commun, une détente. De cafetières d'argent versent le café, et les gens s'adossent à leur chaise. William voudrait que tout soit déjà terminé. Il voit oncle Robert regarder vers la table d'honneur, puis vers lui, et lui adresser un petit signe de tête.

2

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, j'espère que vous avez apprécié le dîner de ce soir. » David Melling sourit. « Que vous êtes élégants ! » Il brandit un morceau de papier. « J'ai ici mon carnet de bal, mesdames, vous devriez déjà vous mettre en rang, je vous remercie de votre patience. »

Quand les rires se taisent, M. Melling se remet à parler pendant huit minutes et dix secondes d'affilée – William le note – des hauts standards de l'institut, de ses œuvres de charité, de sa réputation qui grandit à l'échelon international. William résiste à l'envie d'éponger la sueur dans sa nuque.

« Mais maintenant, dit le président en posant son papier et en croisant les mains devant lui, revenons un peu chez nous. Dans un domaine professionnel largement occupé par des lignées de père en fils, il est désormais mal considéré de faire pression sur la jeune génération. Toutefois, c'est une chose réconfortante lorsque dans les circonstances propices, un jeune homme non seulement décide de reprendre le flambeau, mais le fait en plus avec tous les honneurs. »

Gloria relève les sourcils en regardant William. « Apportez le piédestal », chuchote-t-elle. Oncle Robert lui sourit. William a la gorge nouée. « Notre membre fidèle, Robert Lavery, de chez Lavery and Sons, est je le sais un oncle très fier, cette semaine. »

L'idée que tout le monde le regarde est soudain intolérable à William. Il voudrait s'enfuir. Il ne peut pas, à cause d'oncle Robert. Pas cette fois. Il doit se forcer à sourire, calmer ses nerfs. Son cœur cogne de manière si agressive que si jamais il regarde sa chemise, il en est sûr, il le verra tenter de sortir.

« Le jeune William Lavery vient d'être diplômé du Thames College of Embalming cette semaine, ce qui fait non seulement de lui le plus jeune diplômé du pays... »

William regarde par terre. Va-t-il devoir se lever ? Faire un geste ? Saluer ? Dire quelque chose ? David Melling s'est tu. William examine les volutes orange et jaunes qui tourbillonnent en tous sens sur le tapis, la miette de pain hérissée tombée près du talon aiguille de Gloria. Pourquoi ce silence, soudain ? Il se force à redresser la tête. Un serveur a remis à Mr Melling un papier qu'il est en train de lire.

« Merci », dit-il à l'homme qui repart par la double porte de la salle de bal.

Le silence est comme un cri. Oncle Robert fronce les sourcils. La moustache de David Melling luit sous le lustre, tandis qu'il contemple la feuille de papier rose.

« Veuillez m'excuser. » Il retient son souffle un instant. « C'est un télégramme de Jimmy Doyle, de la branche nord-irlandaise, et je crains que l'affaire ne requière notre attention immédiate. » Le regard de William se pose sur oncle Robert, qui se trémousse sur sa chaise, contrarié. « Donc, toutes mes félicitations, William Lavery, d'être le premier étudiant à obtenir de si bons résultats à toutes les étapes de son travail, autant pour la pratique que pour la théorie », continue Mr Melling dans un sursaut de bonne humeur, posant le télégramme contre un petit vase devant lui. « Un tonnerre d'applaudissements pour lui ! » William contemple son verre en cristal, sourit, secoue la tête. La sueur coule sur sa tempe gauche. Gloria lui tapote le genou sous la table. « Nous attendons de grandes choses de vous,

William. » Il marque une pause, et reprend le télégramme. « Hélas, nous avons d'autres affaires urgentes à traiter. C'est en rapport avec l'accident tragique qui a eu lieu à Aberfan hier, dont vous avez sûrement entendu parler. » Il lit à haute voix : « "Merci de partager avec nos membres réunis." » William voit le crâne de David Melling briller sous ses mèches de cheveux bien peignés en arrière et passés à la brillantine. « "Besoin embaumeurs en urgence à Aberfan. Apportez matériel et cercueils. Gendarmerie bloque villages alentour : mot de passe *Summers*." » Il pose le télégramme devant lui et le contemple quelques secondes. Une odeur de crème pâtissière monte aux narines de William depuis le fond de sa coupe. « Messieurs, je propose que ceux qui se sentent capables de répondre à cet appel avalent une bonne tasse de café corsé, et prennent la route. Le reste d'entre nous tentera de profiter de la soirée en pensant à eux. »

William sait que son oncle attendait davantage de ce moment de gloire, mais lui est soulagé que l'attention ait été brusquement détournée de sa personne, et il sent une ferme résolution naître en lui.

« Je veux y aller », dit-il.

À voir son expression, oncle Robert ne s'attendait pas à ça. « Je crois qu'ils ont besoin d'hommes d'expérience, William. » Il jette un coup d'œil à Howard. « Et même peut-être de gens habitués aux secours d'urgence.

— Ils n'ont pas dit ça », répond William. Gloria le regarde.

« Peut-être que moi, je devrais y aller ? propose Robert.

— Ton dos ne tiendrait pas, l'interrompt immédiatement Howard. Pas de repos, un long trajet, et Dieu savent quoi à l'arrivée. » Howard fait un signe en direction de William sans quitter Robert des yeux. « Ce garçon est un merveilleux embaumeur, et il est plus robuste que toi et moi. Laisse-le y aller.

— Avec tout mon respect, je n'ai pas besoin de vous demander la permission. J'y vais », s'entend dire William.

À la table, tout le monde le regarde – oncle Robert, Howard, les Stroud, Gloria – mais William s'en moque.

« C'est bien, mon garçon. » M. Stroud tapote sa main sur la table. « Cela en dit plus long sur vous que les résultats aux examens. Allez donc leur montrer ! »

Une demi-heure plus tard, enveloppé dans son manteau d'hiver, William est dehors avec son oncle. Il doit repartir avec deux autres embaumeurs à Birmingham, où ils vont se changer et charger voitures et corbillards de tout le matériel qu'ils peuvent emporter.

« Tu vas voir des choses que tu n'oublieras jamais. » Oncle Robert jette un regard de biais à William, son doux visage gagné par l'inquiétude. Il se retourne, regardant droit devant lui. « Tu sais que ta mère n'est pas loin d'Aberfan ? » Il glisse un papier dans la poche de William. « Tu pourrais lui rendre une petite visite.

— C'est impossible. Tu le sais. »

La tristesse gagne le visage de son oncle, comme chaque fois qu'ils parlent d'elle. Il respire tranquillement. « Tu sais que je n'ai jamais accepté cette situation, et que je ne l'accepterai jamais. »